

PAGE N°	

Le Sartre de Bernard-Henri Lévy

A propos de Jean-Paul Sartre, je ne puis cacher l'ambiguïté de mes sentiments. Il me fut toujours inévitable et insupportable à la fois. Que je le vénisse ou non, il me fallait me débattre avec ses idées, sa présence, voire son mythe. En ce sens, Bernard-Henri Lévy est bien dans une situation analogue, avec ce

caractère aggravant que Sartre est pour lui un modèle presque absolu, et donc une obsession permanente. Cette vocation et cette « comédie » de l'intellectuel qui est la sienne, l'auteur des *Chemins de la liberté* en a dessiné les contours jusqu'à la caricature. De là un affrontement quasi quotidien, un désir irrépressible de débrouiller toutes les énigmes. En constituant cet énorme dossier, B.H.L. a probablement voulu voir clair en lui. Ce corps à corps a des côtés de combat de Jacob, dans une nuit qui chaotiquement avance vers la lueur de l'aube.

C'est dire à quel point ce livre est incontestablement vrai, et c'est pourquoi il est le meilleur de B.H.L., plus convaincant en sincérité que *Comédie*, qui m'avait pourtant bien intéressé, parce que j'y trouvais une parenté avec la *Chute* de Camus. Mais, presque encore un peu trop littéraire, un peu affectée dans ses aveux en forme d'oeuvre d'art. Ici, l'art est pleinement intégré au débat intérieur, l'auteur peut être lui-même, en jouant sur tous les ressorts de sa dialectique, de son érudition. Rien de plaqué, rien de boursoufflé dans cette éloquence constante qui donne à l'essai « philosophique » un souffle qui n'irrite pas, parce qu'il est homogène à l'entreprise. On pourrait définir celle-ci comme une enquête, précise, méticuleuse, qui recouvre tous les aspects de la vie de Sartre. En tout, elle s'applique à démêler le vrai du faux. Quant à l'oeuvre, elle est décrite comme « immense, monstrueuse, vivante comme un cancer, en guerre avec elle-même autant, sinon plus, qu'avec son époque ».

Le plus grand mérite, en ce qui concerne la connaissance de la pensée, et plus précisément des livres, tient à la dénonciation des fausses cohérences que Sartre avait d'ailleurs dénoncées, sans qu'on le sache trop. Sans doute, a-t-on souvent insisté sur le caractère inachevé des plus grands pans de l'oeuvre, avec l'impossibilité de parvenir à la morale qu'appelait le primat absolu de la liberté, défini dans l'*Être et le néant*. Mais, que le philosophe ait renié l'ontologie existentialiste, que *La Critique de la raison dialectique* s'inscrive en rupture avec un premier Sartre, démenti par un second qui tente d'approviser le marxisme, à sa façon, cela est généralement méconnu au profit d'une illusoire unité qu'avaient d'ailleurs empêchée les contradictions de ses engagements. « Penser contre soi-même, se contredire, s'il le faut, d'un livre à l'autre, ou d'une page à l'autre du même livre - une pensée progresse par esprit de contradiction, paradoxes, contraires, non-sens parfois, contradictions encore, contretemps et c'est pourquoi Sartre,

devant lui-même, n'a jamais cessé de faire l'éloge de la pensée contre » et en particulier « contre soi-même ». « Un se déçoit au mieux. Toute affirmation est négation ».

Le décevoir de soi-même est le propre d'un homme lui-même divisé, contradictoire, parti à toutes les nations, y compris la plus inattendue, celle qui viendra tout à la fin, et qui déconcertera la famille sartrienne. La division première, qui explique toutes les autres, Bernard-Henri Lévy la désigne dans les tous premiers personnages de la *Nausée*. Sartre est en même temps Roquentin et l'Autodidacte : l'individualiste anarchiste, antihumaniste et l'humaniste socialiste et solidariste. L'affaire est étrange, presque d'ordre analytique. Mais B.H.L. se fait terriblement convaincant, en épousant la querelle intime de son personnage, et en le transformant en révélateur de ce qu'il considère comme le plus grand problème intellectuel et politique. Le choix entre l'antifascisme pessimiste mais lucide et l'optimisme progressiste à potentialité totalitaire n'est pas loin du choix entre la folie stalinienne, le fascisme, la subjectivité vigilante et la folie stalinienne. Les deux Sartre coexistent dès le départ, et les combats se chargent de révéler l'un au détriment de l'autre.

par Gérard Leclerc



Bernard-Henri Lévy s'implique à fond dans cette configuration sartrienne, parce qu'elle définit la sienne, celle de son itinéraire, marqué par deux livres qui définissent son destin après le prélude de la nouvelle philosophie : tout d'abord le *Testament de Dieu* où il allait rechercher dans Levinas et son héritage biblique les prémices d'une pensée postmarxiste et post-totalitaire ; l'*Ideologie française* ensuite, si controversée, et qui a valeur de symptôme pour une génération qui veut régler ses comptes avec tout un passé. Avec Sartre, du moins le premier, B.H.L. trouve un allié, car il a été « le seul moderne à avoir su trouver le fil antitotalitaire, et celui d'une persistance de la conscience sans laquelle tant l'esprit de résistance que le droit ou les droits de l'homme demeurent lettre morte ».

Le maintien de la conscience « comme transcendance et pari » s'allie avec « un certain mépris de l'humain » qui a le mérite d'assurer « le sauvetage des pères singularités et des sujets comme singularités ». A l'encontre de cet antihumanisme subjectiviste, le Sartre communautaire-humaniste aspire à l'humanité en fusion et se perd dans la logomachie d'un révolucionarisme qui tourne à l'apologie de la Terreur. Tout cela me paraît à la fois éclairant et déconcertant, pertinent et équivoque. Car le premier Sartre n'est pas indemne des tentations du second, ne serait-ce que son étrange haine cathare du monde et plus encore par ce qu'il y a de transgressif jusqu'au déni des interdits fondateurs nietzschéens. Politiquement, il me paraît aussi ruineux de ne pas faire la distinction entre ce qui relève des communautés historiques et les fantasmes identitaires. Autant les premières permettent la relation avec le droit, autant les seconds nous ramènent à un chaos sans remèdes.

Mais c'est sur l'échappée du tout dernier Sartre que je me retrouverai en plein accord avec Bernard-Henri Lévy, contre les intégristes du sartrisme qui considèrent qu'ils auraient été floués par ce Sartre si proche de Levinas. Dans les dernières pages, je goûte aussi une connivence presque tendre, en dépit du mépris affiché pour l'humain fadasse, celui que la *Nausée* anathématisait. Cette évocation du vieux Sartre, capable d'enthousiasme de jeune homme, elle est simplement belle, parce que, je crois, exacte, inspirée par une pitié pudique et un espoir secret dans la miraculeuse vigueur qui permet même au penseur aveugle de renaître comme le phénix.